

Isabelle Cholloux

Particularité de la psychanalyse et singularité du sujet

Nous sommes réunis aujourd'hui sous le titre des journées « Le champ lacanien et le psychanalyste ». La déclinaison que j'en propose est « Particularité de la psychanalyse et singularité du sujet », car elle pose la question en termes de symptôme, de jouissance et d'objet.

La psychanalyse peut diagnostiquer les symptômes de notre époque : boulimie, anorexie, cyberaddiction, hyperactivité, dépression, troubles obsessionnels compulsifs, phobies. Elle les prend au sérieux en tant qu'un sujet en fait sa plainte et qu'ils l'amènent à une demande d'analyse. Le psychanalyste en prend note en tant qu'il s'inscrit dans la subjectivité de son époque et que ces symptômes sont appelés « contemporains ».

De nouveaux symptômes impliquent-ils de nouveaux sujets ? Les discours inscrivent les sujets dans leur époque, toutefois la demande reste le témoignage d'un impossible à supporter. Hier comme aujourd'hui, ces symptômes restent au joint entre parole, corps et discours, ainsi que ceux que présentaient les patients de Freud : amnésie, aphasie, anesthésie partielle... Ils continuent à s'inscrire dans la relation du sujet à l'Autre, bien que la science médicale ait progressé en termes de neurotransmetteurs ou d'hormones et que les techniques d'imagerie médicale soient de pointe.

Ainsi, les êtres parlants continuent à se comporter comme si l'anatomie n'existait pas ou comme s'ils n'en avaient nulle connaissance, à l'heure où l'information et la communication règnent – lois de l'anatomie que l'on essaie de faire reculer aussi bien par rapport au processus du vieillissement qu'au sexe anatomique, corps soumis au canon, instrument de mesure mais aussi norme et modèle. À la Renaissance, avec l'humanisme, le visage de l'homme est le reflet de

Dieu, et le visage, pour être considéré comme beau, obéit à la règle du nombre d'or (trois parties du visage chacune égale à un tiers). Le canon n'a pas disparu mais l'uniformisation des modes est devenue un étendard.

L'art de soustraire

Alors, comment la psychanalyse traite-t-elle ces nouveaux symptômes ? Dans *La Technique psychanalytique*¹, Freud caractérise la psychanalyse par rapport aux techniques suggestives en utilisant une métaphore inspirée de Léonard de Vinci pour distinguer la sculpture de la peinture. Ainsi, Freud explique que la technique analytique agit *per via di levare*², c'est-à-dire en enlevant à la pierre tout ce qui recouvre encore la surface de la statue qui y est contenue, au lieu de *per via di porre*³, soit déposer des quantités de couleurs là où autrefois il n'y avait qu'une toile blanche comme dans la peinture. La définition freudienne est-elle toujours actuelle ? Nous concerne-t-elle encore ? En effet, alors que l'analyse vise le réel hors sens à la fin de l'enseignement de Lacan, le sujet se déprend peu à peu des coordonnées de son histoire, allant au-delà des bénéfices thérapeutiques. Traversée du fantasme, faire sans l'Autre ou s'identifier à son symptôme, telles sont les visées de la cure analytique, mais pas sans le symptôme, même à la fin semble-t-il.

La psychanalyse trouve donc elle-même sa fonction de symptôme dans le malaise de son époque mais en y incluant le sujet. Sa question tourne autour de la problématique de chaque sujet : en quels termes se pose l'existence de chaque sujet, quelle est la part qu'il prend dans le malaise dont il se plaint ? Pour la psychothérapie, à bas le symptôme, dans un protocole défini à l'avance, approuvé et mené à terme. À titre d'exemple, des psychothérapies par réalité virtuelle consistent à placer le patient dans des situations virtuelles très réalistes pour lui faire vivre la situation qui déclenche le symptôme (les araignées, la foule, les avions). Cette exposition progressive l'amènera à contrôler les manifestations associées au trouble⁴.

1. S. Freud, *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 2007, p. 13.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. *Pour la science*, novembre 2008, p. 111.

L'aspect ludique est incontestable, les effets thérapeutiques semblent vérifiés. Seulement, l'être parlant y est ramené au statut d'objet d'expérience et le transfert n'a aucune valeur dans le dispositif, la question du savoir et de la parole n'étant pas à l'ordre du jour. Toutefois, même si le sujet se prête à l'expérience et qu'il en devient l'objet, il est alors objet consenti à l'expérience. Quoi qu'il en soit, il en reste le sujet. Sujet qui se met en scène dans un schéma déjà connu, ce qui ne va pas sans rappeler la dimension de l'Autre scène. Cette articulation sujet-objet qu'introduit l'expérience n'a que trop de liens avec la question du fantasme, sous une formule qui pourrait être « on expérimente un sujet ».

Autrement dit, ou comme le dit Lacan, les psychothérapies prétendraient-elles à l'« aléthosphère » (du grec ancien *alethéia*, « vérité » au sens de dévoilement et *a* de la négation), soit de « la part du lieu où se situent ces fabrications de la science, si elles ne sont rien d'autre que l'effet d'une vérité formalisée ⁵ » ? Et plus loin Lacan précise : « L'aléthosphère, cela s'enregistre. Si vous avez un petit micro, vous vous branchez sur l'aléthosphère ⁶. » Quand le néologisme rejoint la fable, il produit un effet comique concernant la vérité en tant que « mi-dire ». La psychanalyse, à la différence des autres discours, inclut le sujet, c'est ce qui fait sa particularité. La psychanalyse fait aussi symptôme à échouer à éradiquer le symptôme, échec à délester les êtres parlants de ce dont ils souffrent, à leur ôter la responsabilité qu'ils se sentent dans ce qui les affecte. Ainsi, le sujet se définit de sa division du fait même de sa condition d'être parlant, de sujet parlé.

L'heure du sujet et le malaise

Pourrions-nous dire que c'est ce qui fait de la psychanalyse un symptôme ? Les symptômes sont une manifestation subjective d'une maladie et Freud en fait une formation de compromis face à un conflit entre les exigences de la pulsion et celles du moi, du surmoi et des idéalizations. Dans *Malaise dans la civilisation*, il expose le dilemme propre à chacun en y montrant que, face à l'impératif du bonheur, le sujet se trouve toujours divisé : « Si le programme que

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 187.

6. *Ibid.*, p. 188.

nous impose le principe du plaisir, et qui consiste à être heureux, n'est pas réalisable, il nous est permis pourtant – non, disons plus justement : il nous est possible – de ne pas renoncer à tout effort destiné à nous rapprocher de sa réalisation. On peut, pour y parvenir, adopter des voies très différentes selon qu'on place au premier plan son aspect positif, obtenir la jouissance ; ou bien son aspect négatif, éviter la souffrance ⁷. » Freud n'est pas sans évoquer des « satisfactions substitutives ⁸ » pour tenter d'y suppléer. Lacan n'exclut pas que le sujet soit heureux, mais il retourne la question en y répondant dans *Télévision* : « Le sujet est heureux. C'est même sa définition puisqu'il ne peut rien devoir qu'à l'heur, à la fortune autrement dit ⁹ [...] »

Donc un sujet heureux, programme non réalisable pour Freud, le sujet se heurtant au roc de la castration, et qui revient pour Lacan à une question de contingence, donc « au petit bonheur (*bon heur*) la chance », comme le dit la langue courante.

Dans *L'Envers de la psychanalyse*, Lacan précise que la jouissance est interdite sauf « ce je ne sais quoi qui est venu frapper, résonner sur les parois de la cloche, a fait jouissance, et jouissance à répéter. C'est seulement la dimension de l'entropie qui fait prendre corps à ceci, qu'il y a un plus-de-jouir à récupérer ¹⁰ ». La dimension des lois physiques, de la thermodynamique, l'entropie en tant que mesure du désordre servent de nom à la perte, soit l'objet, qui engendre le plus-de-jouir.

Articuler la psychanalyse en tant que particularité, c'est la placer du côté du symptôme donc comme représentant du malaise. Ce malaise n'est pas général et social, mais, tout comme le symptôme, il se décline au cas par cas. La particularité concerne toujours « la façon dont chacun jouit de l'inconscient en tant que l'inconscient le détermine ¹¹ ». Pour Colette Soler, dans *Hétérité*, les symptômes sont les « représentants du malaise, c'est-à-dire de la vérité de jouissance qui objecte aux aises [...]. Ils sont donc toujours relatifs [aux] offres du discours qu'ils dénoncent de leur “ça n'est pas ça” ». Elle ajoute : « Et

7. S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971, p. 29.

8. *Ibid.*, p. 19.

9. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 40.

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 56.

11. J. Lacan, *RSI*, séminaire inédit, séance du 14 janvier 1975.

l'une des particularités du discours analytique, c'est de révéler que cette tension est interne au sujet, et s'y affirme en division ¹². ».

La particularité tient donc au nouage du symptôme, de l'inconscient et de la jouissance. Nouage qui serait propre à chacun ? Toutefois, S. Aparicio ¹³ montre comment Lacan se sert du cas du sujet obsessionnel et de sa relation avec la mort comme acte manqué pour aborder le symptôme particulier en tant qu'il est propre à une structure. C'est dans le discours de l'analyste que le sujet sera amené à produire les signifiants maîtres. C'est dans la cure qu'il les déploiera jusqu'à plus soif. Les concepts de « discours de l'analyste » et de « champ lacanien » orientent déjà ce qu'il en est de la psychanalyse et de sa façon d'orienter une cure. En effet, le discours de l'analyste formalise la cure, et le champ freudien inclut le sujet en tant que sujet désirant. Qu'est-ce qui est alors précisé avec l'introduction du champ lacanien ?

Champ lacanien et discours

Lacan, dans *L'Envers de la psychanalyse*, parle du champ lacanien comme du champ de la jouissance. Peut-on entendre que la particularité de la psychanalyse, aujourd'hui, serait justement d'être instituée en tant que champ lacanien ? Le champ freudien, d'y être réinterrogé par la question de la jouissance, ouvrirait par là même un « au-delà » ou le champ lacanien.

Dans ce même séminaire, Lacan introduit le champ de la jouissance et la fonction qu'y occupe le psychanalyste par la mise en place des discours, dont celui de l'analyste. Les discours sont une structure, soit un ensemble constitutif de quatre éléments dont il existe un ordre établi pour la permutation. Cet ensemble permettra de définir les relations en jeu entre un sujet et un partenaire. Les discours formalisent une réalité obéissant à des contraintes (quatre éléments et un ordre de permutation). Les discours sont donc la trame des liens sociaux. Toutefois, la jouissance est « le point d'insertion de l'appareil ¹⁴ », autrement dit le point d'arrêt de la ronde des discours.

12. C. Soler, « L'interprétation du hors discours », *Hétérité*, n° 1, Paris, mai 2001, p. 63-64.

13. S. Aparicio, « Un symptôme particulier ou singulier ? », *Mensuel*, n° 37, novembre 2008.

14. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse, op. cit.*, p. 14.

Le champ lacanien serait donc concomitant des quatre discours et se confond avec le champ de la jouissance. L'abandon de la libido (quantité d'énergie psychique) met en marge l'idée que l'on pourrait chiffrer l'inconscient. Il apparaît avec Lacan que la particularité de l'inconscient repose sur le déchiffrement de l'inconscient. Avec l'introduction des discours et du champ lacanien, toute ambition scientifique est abandonnée, mais ces discours, par leur formalisation et leur modélisation, introduisent une dimension logique. Avec Lacan, la psychanalyse se dégage de la préoccupation freudienne qui visait à faire de la psychanalyse une science exacte. Mais son rapport à la science se tiendrait dans un paradoxe en tant que la psychanalyse s'inspire de la logique et de l'impossible pour formaliser les discours. « La logique de l'impossible ¹⁵ », comme le remarque Marc Strauss en référence au théorème de Gödel, est au cœur du dispositif des discours.

Jouissance et pulsion de mort

Conjuguer la particularité de la psychanalyse avec la singularité du sujet pourrait éclairer la pratique propre au champ lacanien. Avec la mise en place du concept de jouissance, c'est le passage de la libido freudienne en tant qu'énergie de l'appareil psychique à la jouissance. Le terme de jouissance désigne le fait de tirer parti de quelque chose. Bien qu'il soit aussi synonyme de plaisir, Lacan l'articule à la pulsion de mort : « Lisez ce que Freud dit de la résistance de la vie à la pente vers le Nirvana, comme on a désigné autrement la pulsion de mort au moment où il l'a introduite. [...] le chemin vers la mort n'est rien d'autre que ce qui s'appelle la jouissance ¹⁶. » Freud, dans « Au-delà du principe de plaisir ¹⁷ », introduit le principe de nirvana comme exprimant la tendance de la pulsion de mort, soit la tendance radicale à ramener l'excitation au point zéro. « Nirvana » signifie l'extinction d'une flamme ou d'une fièvre.

D'ailleurs, dans les *Écrits*, Hyppolite, dans son « Commentaire parlé sur la *Verneinung* » (1954), s'interroge sur l'intrication des

15. M. Strauss, « Du langage aux discours », *Hétérité*, n° 1, *op. cit.*, p. 75.

16. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 17-18

17. S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 104.

pulsions (Éros et Thanatos) et sur l'articulation du principe de plaisir et de la pulsion de mort : « L'instinct de destruction dépend-il aussi [du principe du] plaisir ¹⁸ ? » Ce texte sert de prélude aux développements ultérieurs de Lacan sur la pulsion de mort.

Dans *Malaise dans la civilisation*, Freud écrit à propos de la pulsion de mort : « Les manifestations de l'Éros étaient suffisamment évidentes et bruyantes. On pouvait admettre que l'instinct de mort travaillât silencieusement, dans l'intimité de l'être vivant, à la dissolution de celui-ci [...] l'idée qu'une partie s'en tourne contre le monde extérieur et devient apparente sous forme de pulsion agressive et destructrice nous fit faire un pas de plus. Ainsi l'instinct de mort eut été contraint de se mettre au service de l'Éros ¹⁹. » Il précise sa pensée en parlant de « soif de destruction... teintée d'érotisme ». Freud illustre alors cette pulsion de destruction par le Méphistophélès de Goethe comme incarnation du « je suis l'esprit qui toujours nie ».

Désir et jouissance

Quel est donc le rapport du sujet avec les discours et la jouissance ? Comment se définit le sujet dans le discours de l'analyste ? Par la prise en compte de l'inconscient dans le discours de l'analyste avec la production des signifiants maîtres, dans lequel l'objet *a* se trouve en position d'agent. Ce discours est tissé par l'inconscient. Peut-être peut-on considérer que le discours analytique est tissé par la chaîne signifiante avec des effets d'émergence, trame cousue à partir de la production des signifiants maîtres qui pourrait être comparée à la confection d'un point. Le sujet, dans *L'Envers de la psychanalyse*, est avant tout barré, divisé. De la relation d'un signifiant à un autre signifiant résulte l'émergence du sujet, « de par le signifiant qui, en l'occasion, fonctionne comme le représentant, ce sujet, auprès d'un autre signifiant ²⁰ ».

Lacan explique très précisément l'émergence du sujet par rapport aux signifiants et à l'objet *a*. Ainsi, la chaîne symbolique situe un moment : « Elle dit que c'est à l'instant même où le S1 intervient

18. J. Lacan, « Commentaire parlé sur la *Verneinung* de Freud par Jean Hyppolite », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1999, p. 886.

19. S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, *op. cit.*, p. 74-75.

20. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 11.

dans le champ déjà constitué des autres signifiants en tant qu'ils s'articulent déjà entre eux comme tels, qu'à intervenir auprès d'un autre, de système, surgit ceci, S barré, qui est ce que nous avons appelé le sujet comme divisé [...]. Enfin, nous avons accentué de toujours que, de ce trajet, sort quelque chose de défini comme une perte. C'est cela que désigne la lettre qui se lit comme étant l'objet *a*²¹. » Peut-on entendre que l'émergence du sujet est un effet de langage en lien avec la perte qui lui est propre ? La singularité du sujet le range du côté de l'inclassable, mais en tant que c'est l'objet de son désir qui est singulier. Le sujet se définit donc là avant tout comme sujet du désir. Le manque, la perte introduisent inévitablement le sujet à la dimension du désir. Pour chaque sujet, comment s'articulent désir et jouissance ?

Le passage du champ freudien au champ lacanien est-il donc un passage de la question du désir toujours maintenue chez Freud, car les productions de l'inconscient visent à la réalisation d'un désir, à la question de la jouissance chez Lacan ? Jouissance comme clé de lecture de la réalité en tant que le discours est une structure qui vise à établir un « certain nombre de relations stables²² » et que « nos actes [...] s'inscrivent du cadre de certains énoncés primordiaux²³ ». La jouissance est donc intimement liée aux manifestations symptomatiques des êtres parlants et intriquée à la structure des discours.

Le passage du champ freudien au champ lacanien n'annule pas le premier au profit du second. Le point problématique est alors : quelle lecture peut-on faire de l'inconscient, désir ou jouissance, interprétation ou déchiffrement ? Peut-être que la question peut s'éclairer si l'on considère l'inconscient comme une écriture, ainsi que Lacan l'a fait lui-même dès le début de son enseignement et jusqu'à la fin. Sens caché pour Freud avec le refoulé, jeu de lettres pour Lacan ; un passage semble s'être définitivement produit avec l'enseignement de Lacan. On serait passés du temps où l'inconscient se lisait avec Freud, inconscient et interprétation se confondant, au temps où l'inconscient s'écrit avec Lacan.

21. *Ibid.*, p. 13.

22. *Ibid.*, p. 11.

23. *Ibid.*